

2,50 €

# La Contribution particulière de l'Afrique aux Nations Unies

---

Une intervention de l'Ambassadeur  
Archie Mackenzie

## Préface

Lorsque l'ambassadeur Archie Mackenzie est venu à New York, en novembre 2002 à l'occasion de la publication de ses mémoires "Foi et diplomatie", l'ambassadeur du Nigeria aux Nations Unies, Son Excellence Arthur C I Mbanefo, fut si impressionné par le discours de Mackenzie, qu'il l'invita à revenir pour rencontrer tous les Chefs de Mission africains aux Nations Unies, parce que son discours avait un lien particulier avec le travail du NEPAD (Partenariat pour un Développement africain). Mackenzie est donc retourné à New York en avril 2003 et lors d'un déjeuner aux Nations Unies, présidé par l'ambassadeur du Nigeria avec le soutien des ambassadeurs d'Afrique du Sud et d'Algérie, a prononcé le discours suivant devant les ambassadeurs d'Algérie, d'Angola, du Botswana, de la République Démocratique du Congo, d'Égypte, d'Éthiopie, du Gabon, du Ghana, du Kenya, de l'île Maurice, du Mozambique, du Nigeria, du Rwanda, de Tunisie, d'Ouganda, et d'autres diplomates de haut rang.

Archie Mackenzie a fait carrière comme diplomate britannique pendant 32 ans, en poste aux États-Unis, en Birmanie, à Chypre, en France, en Thaïlande, en Tunisie et en Yougoslavie. Il a aussi fait partie des délégations britanniques aux conférences de Dumbarton Oaks en 1944 et de San Francisco en 1945, qui ont abouti à la fondation des Nations Unies, avec lesquelles il a entretenu une relation prolongée. Il en demeure un ami et un soutien fidèle.

## La Contribution particulière de l'Afrique aux Nations Unies

Il est des plus intéressant pour moi de me retrouver à New York, suite à l'invitation de l'ambassadeur du Nigeria, en ce moment où l'avenir des Nations Unies est l'objet de toutes les attentions. Je constate qu'il règne une grande confusion, une certaine appréhension et une inquiétude générale. Cependant, si l'on avait fait une enquête d'opinion il y a cinquante ans, je suis certain que l'opinion unanime aurait été que les Nations Unies étaient bien parties.

La conférence de San Francisco, en 1945, qui a créé les Nations Unies a été l'événement diplomatique le plus passionnant de ma carrière. Il y soufflait un esprit remarquable. La Seconde Guerre Mondiale tirait à sa fin. La victoire en Europe était célébrée trois semaines après notre arrivée à San Francisco. Les délégués, la plupart venus de pays ravagés par la guerre ayant connu rationnement alimentaire et "black-out", découvraient qu'ils jouissaient non seulement du soleil californien mais aussi d'un accueil des plus enthousiastes. La ville de San Francisco les recevait comme des stars de cinéma. Cela nous a permis de travailler dans une atmosphère quasi euphorique et cet idéalisme nous a, sans aucun doute, aidés dans notre travail. Ce fut presque un miracle d'être tombé d'accord en deux mois et demi sur le texte complet de la Charte des Nations Unies. Aujourd'hui cela prendrait des années. Et le processus de ratification par le Sénat américain (qui avait totalement rejeté le Traité de Versailles) et par d'autres capitales mondiales a été aussi rapide. Les Nations Unies ont vu le jour formellement le 24 octobre 1945.

Malheureusement, la procédure mise en place pour modifier la Charte est compliquée et soumise au veto des cinq Membres Permanents. De plus, tout effort pour réviser la Charte dépend en dernier ressort de la confiance qui règne entre les états membres, et c'est précisément ce qui fait défaut en ce moment. Donc, les chances de résoudre rapidement les problèmes actuels par une révision rapide de la Charte sont minces.

Cependant, cela ne me préoccupe pas trop car je ne crois pas que nos difficultés résident dans la Charte elle-même. Et je suis encouragé dans cette opinion par ce qu'a dit le chef de la délégation britannique à la toute première des rencontres de Dumbarton Oaks, à Washington en août 1944. Sir Alexander Cadogan, à la lumière de son expérience à la Société des Nations, était convaincu que l'instrument le plus parfait que nous puissions créer pour une nouvelle organisation mondiale ne pourrait se construire sans un esprit de confiance mutuelle. D'autre part, un instrument, même imparfait, pourrait être satisfaisant si nous avons cet esprit de confiance qui est si capital. Je pense que ce sage commentaire est encore valable aujourd'hui.

Donc ma thèse est la suivante : premièrement il y a des impératifs moraux et spirituels inhérents à la Charte rédigée à San Francisco ; deuxièmement nous ne les avons pas suffisamment pris en considération ; et troisièmement il existe en conséquence un déficit spirituel dans l'organisation (comme certaines personnes disent qu'à Bruxelles il y a un "déficit démocratique" dans l'Union Européenne parce que trop de décisions sont prises par des personnes non-élues), ce qui est dangereux face au cynisme actuel. Il est donc important de se demander comment combler ce déficit spirituel. Je crois sincèrement que les nations africaines ont une contribution particulière à apporter dans ce domaine. Les Africains n'ont peut-être pas la

étions plus proches d'avoir un esprit et un but commun que cela n'arrive souvent après des semaines de discussion aux Nations Unies. C'est un exemple tout simple qui démontre comment un nouveau modèle de diplomatie peut se créer. Depuis lors, j'ai observé Lakhdar Bramini faire montre d'un esprit semblable dans plusieurs autres crises internationales et je n'ai aucune hésitation à affirmer que lui et Kofi Annan sont deux exemples qui témoignent combien l'Afrique comble déjà ce déficit spirituel aux Nations Unies.

Mon second exemple concerne le NEPAD (nouveau partenariat pour le développement africain). Je sais que cet exemple n'a pas encore été mis à l'épreuve, mais je peux seulement dire qu'il m'a donné un grand espoir et à bien d'autres aussi. Il est novateur à bien des égards : en premier lieu, il s'agit d'une initiative africaine et non d'un produit de la Banque Mondiale ou d'intellectuels occidentaux ; en second lieu, il met l'accent sur le principe du partenariat et non sur la différence entre donneur et receveur - et un partenariat non seulement entre pays riches et pays pauvres, mais entre les états qui prennent part volontairement au processus de "Peer Review" ; et enfin en troisième lieu, ce processus de "Peer Review" met l'accent sur l'honnêteté mutuelle. Ce nouveau projet a été accueilli très chaleureusement par le gouvernement britannique et par d'autres pays développés. Mon espoir est que les pays africains vont saisir cette chance qui leur est offerte en faisant face aux difficultés liées à la mise en œuvre de ce projet et en les surmontant. Cela pourrait devenir un grand espoir pour le développement mondial.

Le troisième exemple concerne le rapport 2002 du PNUD sur le Développement Arabe Humain, rédigé par une cinquantaine d'experts arabes et couvrant une large part de l'Afrique. Ce rapport fait preuve d'une franchise et d'une honnêteté qui n'ont pas toujours été la caractéris-

la pratique quotidienne d'un moment de méditation matinale, quand je recherche humblement une sagesse supérieure pour m'aider dans les tâches que j'affronte.

Ceci n'est pas une invention bizarre de mon cru. Hammarskold parle de cette pratique. Abraham Lincoln aussi. Et étonnamment aussi le lauréat le plus connu de mon université en Écosse, Adam Smith. Il est facile d'oublier qu'Adam Smith était professeur de Philosophie Morale et que lui-même disait que son livre "Theory of Moral Sentiments" (Théorie sur les Sentiments Moraux) était meilleur que son mondialement célèbre "Wealth of Nations" (la Richesse des Nations). Adam Smith parle de l'écoute à la "voix intérieure, présente dans chaque cœur humain" et même l'appelle quelquefois "l'alter ego de la Divinité".

J'ai pratiqué cela pendant plus de soixante ans et, sans aucun doute, cela m'aide beaucoup. Cela me donne correction et direction pour ma vie. Cela m'éloigne de la compétition effrénée et m'a permis de prendre des initiatives dans ma vie personnelle et professionnelle que je n'aurais jamais prises autrement.

Laissez-moi conclure en vous disant comment cet "élément oublié" de la Foi, fonctionne dans la diplomatie d'aujourd'hui. Tout d'abord un exemple, à la Conférence de San Francisco en 1945. Comme je vous le disais auparavant, cette conférence avait commencé avec beaucoup d'idéalisme. Après plusieurs semaines, des difficultés persistantes sont survenues sur deux questions : le mode de scrutin au Conseil de Sécurité ; et les termes du chapitre de la Charte sur les territoires sous tutelle. La presse avançait même la possibilité que la Conférence soit ajournée sans que ces problèmes ne soient résolus. Mais, le Président Truman a pris personnellement en main le problème du Conseil de Sécurité et a délégué Harry Hopkins et Averill

férent de ce qu'attendait la délégation britannique que son représentant a dû, sur place, adapter son discours au nouveau ton exprimé par le Délégué philippin. Romulo, ce jour même, m'a envoyé une note disant : "C'était l'Élément Oublié, n'est-ce pas ?"

La crise sur le Chapitre des territoires sous tutelle était résolue, et Alistair Cooke, le célèbre correspondant britannique, écrivait dans le journal "Manchester Guardian" que le mystère inexpliqué de la conférence à San Francisco avait été "une explosion d'amitié entre les délégations britannique et philippine". Cet exemple peu connu de "diplomatie de deuxième voie" a préparé le chemin pour la signature de la Charte des Nations Unies.

L'autre exemple provient des 6ème et 7ème sessions de l'Assemblée Générale qui avait été convoquée pour traiter de la première crise pétrolière. J'étais responsable de la politique économique britannique aux Nations Unies. Subitement les prix du pétrole avaient bondi de 400%. Les bourses mondiales s'étaient effondrées et tout le monde attendait des Nations Unies qu'elles agissent.

La première tentative a été un désastre. Les pays producteurs de pétrole se sont alliés aux Communistes (bien qu'il n'y eût aucun intérêt commun entre eux) avec le soutien du Tiers Monde. Les pays occidentaux se sont donc trouvés totalement isolés. Ce fut un dialogue de sourds et la seule décision concrète a été de proposer une nouvelle tentative l'année suivante.

A ce moment même, j'ai eu la pensée très claire qu'il fallait essayer d'introduire un nouvel état d'esprit dans les négociations. J'ai donc travaillé avec des collègues amis à New York comme à Londres et ma conviction était que le moment clef serait l'ouverture de la Commission Préparatoire pour cette prochaine session spéciale. Ma femme se souvient encore de m'avoir vu me lever très tôt

qui menaçait la Commission. Ce n'était pas chose facile, mais je crois avoir trouvé les paroles inspirées. Ces deux messieurs n'ont pas dit grand-chose mais l'atmosphère de la Commission à partir de ce jour a commencé à changer. Cette simple initiative a eu une conséquence plus dramatique et imprévue, douze mois plus tard.

A la réunion de La Haye nous avions un projet de rapport complet. Puis tout a tourné. La raison était peut-être que nous avions trop de "prima donnas" qui voulaient mettre leur empreinte à la dernière minute. Willy Brandt a fini par renoncer, déclarant qu'il n'y avait pas d'accord possible, et il est reparti en Allemagne. Après cela, le seul point sur lequel les membres de la Commission se sont mis d'accord, était de confier tous les documents aux deux leaders qui s'étaient affrontés l'année précédente en ajoutant : "Si vous deux arrivez à tomber d'accord sur un texte, alors nous essayerons tous de vous soutenir". Sur cette base, le rapport a finalement vu le jour et est devenu un "best-seller" international.

Un dernier mot sur la Commission Brandt. Les travaux terminés, moi-même avec quatre autres membres ont été choisis pour finaliser le rapport. Il a fallu travailler dur et contre la montre. Malheureusement, j'avais l'impression qu'une personne retardait notre travail, car elle intervenait constamment pour proposer des nouvelles condamnations contre les multinationales. Notre rapport était très clair sur le changement nécessaire dans ces entreprises et j'ai pensé qu'il ne fallait pas le répéter sans arrêt. Je me suis irrité et j'ai fait des plaisanteries sarcastiques au sujet des attitudes de cette personne. Cela a fait rire certains mais il était évident que cela n'avait pas amusé la personne en question !

Ce soir là, j'ai pensé : "Aujourd'hui tu t'es fait un ennemi". Le matin suivant ma pensée était de m'excuser. En arrivant au bureau, la personne en question se trouvait